

AUTOMNE  
2018

NUMERO  
1

# LILLE NONNA DE

[...] VOUS AVEZ SOIF DEPUIS TRÈS LONGTEMPS D'INHABITUEL,  
ET COMME D'UN CORPS MALADE L'ESPRIT D'AGRIGENTE SE LANGUIT  
HORS DE LA VIEILLE ORNIÈRE. AINSI RISQUEZ-LE ! CE QUE VOUS AVEZ HÉRITÉ,  
CE QUE VOUS AVEZ ACQUIS, CE QUE LA BOUCHE DE VOS PÈRES VOUS A RACONTÉ,  
ENSEIGNÉ, LOIS ET USAGES, NOMS DES ANCIENS DIEUX,  
OUBLIEZ-LES AUDACIEUSEMENT ET LEVEZ, COMME DES NOUVEAUX-NÉS,  
LES YEUX VERS LA DIVINE NATURE, QUAND ALORS L'ESPRIT S'EMBRASERA  
À LA LUMIÈRE DU CIEL, UN SUAVE SOUFFLE DE VIE VOUS  
ABREUVERA LE SEIN COMME POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
ET PLEINES DE FRUITS DORÉS LES FORÊTS BRUIRONT  
ET LES SOURCES HORS DU ROCHER, QUAND LA VIE  
DU MONDE S'EMPARERA DE VOUS, SON ESPRIT DE PAIX,  
ET COMME UNE BERCEUSE SACRÉE VOUS TRANQUILLISERA L'ÂME,  
ALORS HORS DES DÉLICES D'UNE BELLE AUBE  
LE VERT DE LA TERRE BRILLERA À NOUVEAU POUR VOUS  
ET MONTAGNE ET MER ET NUAGES ET ASTRES,  
LES FORCES NOBLES, ÉGALES À DES HÉROS FRATERNELS,  
VIENDRONT DEVANT VOS YEUX, DE SORTE QUE LA POITRINE  
COMME AUX PORTEURS D'ARMES VOUS BATTE VERS DES ACTIONS  
ET UN BEAU MONDE EN PROPRE, ALORS TENDEZ-VOUS LES MAINS  
À NOUVEAU, DONNEZ LA PAROLE ET PARTAGEZ-LE BIEN,  
Ô ALORS VOUS BIEN-AIMÉS – PARTAGEZ ACTION ET GLOIRE,  
COMME DE FIDÈLES DIOSCURES ; QUE CHACUN SOIT  
COMME TOUS, – COMME SUR DE SVELTES COLONNES, QUE REPOSE  
SUR DE JUSTES ORDONNANCES LA VIE NOUVELLE  
ET QUE LA LOI AFFERMISSE VOTRE ALLIANCE.  
ALORS Ô VOUS GÉNIES DE LA CHEMINANTE NATURE!  
ALORS, VOUS SEREINS QUI PRENEZ LA JOIE DES PROFONDEURS ET DES HAUTEURS  
ET COMME PEINE ET BONHEUR ET SPLENDEUR DU SOLEIL ET PLUIE  
L'APPORTEZ AU CŒUR DE MORTELS ÉTROITEMENT LIMITÉS  
D'UN LOINTAIN MONDE ÉTRANGER, LE PEUPLE LIBRE VOUS INVITERA À SES FÊTES,  
HOSPITALIER ! PIEUX ! CAR EN AIMANT LE MORTEL DONNE LE MEILLEUR,  
SI ELLE NE LUI FERME ET RÉTRÉCIT PAS LA POITRINE, LA SERVITUDE.

*LA MORT D'EMPÉDOCLE — Hölderlin ( traduction de Danièle Huillet, J-M. Straub - film éponyme - 1987 )*

Colophon : Édité par Nouvelle Jungle [association loi 1901] / Directeur de la publication : Giorgio Passerone /  
Directeur de la rédaction : Babak Inanlou / Conception graphique : Justin Fucci / Textes de : Saverio Ansaldi, Paul Bourhis, Fabrizio De André,  
Gilles Deleuze & Felix Guattari, Andrea D'Urso, Babak Inanlou, Yves Macchi, Toni Negri, Giorgio Passerone, Julia Ripoll Serra /  
Impression : Newspaperclub, Glasgow / 2018





La grâce (l'art-isanat) des rencontres construit des passages impensés de vie. Ces passages empoignent par des chocs concrets, les différentes « zones » du monde, toutes autres et pourtant une. Pour nous c'est le cas de la Jungle, et la violence de tout exil. Les rencontres nous forcent à penser et changent la perception. « La pensée (et la vie) n'est rien sans quelque chose qui force à penser (et à vivre), qui fait violence à la pensée. »

Notre journal, notre association, se proposent de contribuer à créer, à partir de ces rencontres, de ces événements violents – économie, politique, quotidien tout court – une nouvelle militance qui soude la pratique et la pensée. Cette pensée constructive et critique qui fuit les concepteurs marketing comme les spécialistes des médias et des facs, doit innover nos luttes d'aujourd'hui : il n'y en a pas assez. Nous cherchons de nouveaux alliés qui puissent amener leur contribution pour un engagement commun dans les mobilisations contre les néolibéralismes ambiants (dans la Cité, à l'université, sur les frontières) tout en mettant en question nos certitudes qui trop souvent nous enferment dans un ghetto plus ou moins révolté. Il n'y a pas de lutte contre, sans une lutte entre soi et soi.

Deux amis qui ne sont plus là, mais qui nous guettent, exigence et générosité, écrivaient ceci : « La race appelée par l'art(isanat) ou la philosophie n'est pas celle qui se prétend pure, mais une race opprimée, bâtarde, inférieure, anarchique, nomade, irrémédiablement mineure. (...) L'artiste ou le philosophe sont bien incapables de créer un peuple, ils ne peuvent que l'appeler, de toutes leurs forces. Un peuple ne peut se créer que dans des souffrances abominables, et ne peut pas plus s'occuper d'art ou de philosophie. Mais les livres de philosophie et les œuvres

d'art(isanat) contiennent aussi leur somme inimaginable de souffrances qui fait pressentir l'avènement d'un peuple. Ils ont en commun de résister, résister à la mort, à la servitude, à l'intolérable, à la honte, au présent<sup>1</sup> ». Nous voulons expérimenter concrètement cette idée dans un programme de co-recherche : production de films, de pièces de théâtre, de « poésie », de textes théoriques-pratiques, de séminaires, de journées happening en lien avec les actions politiques ponctuelles. Ces ateliers se doivent d'impliquer les étudiantes (importance à cet égard des luttes des femmes, contre le genre notamment) et les étudiants précaires, les ghettoïsés, les exilés et les cinéastes, les philosophes, les écrivains en exode eux aussi des pouvoirs du Marché globalisé. Lille nomade n'est rien d'autre qu'un simple rouage de cette « ambition ». Elle ne se réalisera pas sans vous.

**PENDANT LE PREMIER SEMESTRE, TOUS LES MARDIS, À L'UNIVERSITÉ DE LILLE – VILLENEUVE D'ASCQ PONT DE BOIS salle VISIO-CONFÉRENCES B2 273, BÂT B : SÉMINAIRE PLURIDISCIPLINAIRE OUVERT À TOUS LES ÉTUDIANTS ET AUX NON ÉTUDIANTS, CARTOGRAPHIE DE L'ACTE DE CRÉATION : ARTISANATS ET COMBATS - PHILOSOPHIE, CINÉMA, LITTÉRATURE, POLITIQUE.**

1. Deleuze & Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, 1991.



G. Deleuze & F. Guattari, *Mille Plateaux*, Minuit, 1980, p. 471-473.

Le nomade a un territoire, il suit des trajets coutumiers, il va d'un point à l'autre, il n'ignore pas les points (point d'eau, d'habitation, d'assemblée...). Mais la question, c'est ce qui est principe ou seulement conséquence dans la vie nomade. En premier lieu, même si les points déterminent les trajets, ils sont strictement subordonnés aux trajets qu'ils déterminent, à l'inverse de ce qui se passe chez le sédentaire. Le point d'eau n'est que pour être quitté, et tout point est un relais et n'existe que comme relais. Un trajet est toujours entre deux points, mais l'entre-deux a pris toute sa consistance, et jouit d'une autonomie comme d'une direction propre. La vie du nomade est *intermezzo*. Même les éléments de son habitat sont conçus en fonction du trajet qui ne cesse de les mobiliser. Le nomade n'est pas du



tout le migrant : car le migrant va principalement d'un point à un autre, même si cet autre point est incertain, imprévu ou mal localisé. Mais le nomade ne va d'un point à un autre que par conséquence et nécessité de fait : en principe, les points sont pour lui des relais dans un trajet. Les nomades et les migrants peuvent se mélanger de beaucoup de façons, ou former un ensemble commun ; ils n'en ont pas moins des causes et des conditions très différentes (par exemple, ceux qui rejoignent Mahomet à Médine ont le choix entre un serment nomade ou bédouin, et un serment d'hégire ou d'émigration). 20

En second lieu, le trajet nomade a beau suivre des pistes ou des chemins coutumiers, il n'a pas la fonction de chemin sédentaire qui est de *distribuer aux hommes un espace fermé*, en assignant à chacun sa part, et en réglant la communication des parts. Le trajet nomade fait le contraire, *il distribue les hommes (ou les bêtes) dans un espace ouvert*, indéfini, non communiquant. Le *nomos* a fini par désigner la loi, mais d'abord parce qu'il était distribution, mode de distribution. Or c'est une distribution très spéciale, sans partage, dans un espace sans frontières ni clôture. *Le nomos* est la consistance d'un ensemble flou : c'est en ce sens qu'il s'oppose à la loi, ou à la *polis*, comme un arrière-pays, un flanc de montagne, ou l'étendue vague autour d'une cité (« ou bien *nomos* ou bien *polis* »). Il y a donc en troisième lieu une grande différence d'espace : l'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des « traits » qui s'effacent et se déplacent avec le trajet. Le nomade se distribue dans un espace lisse, il occupe, il habite, il tient cet espace, et c'est là son principe territorial. Aussi est-il faux de définir le nomade par le mouvement. Toynbee a profondément raison de suggérer que le nomade est plutôt *celui qui ne bouge pas*. Alors que le migrant quitte un territoire devenu amorphe ou ingrat, le nomade est celui qui ne part pas, ne veut pas partir, s'accroche à cet espace lisse où la forêt (P.S. la jungle) recule, où la steppe ou le désert croissent, et invente le nomadisme comme réponse à ce défi<sup>1</sup>. Bien sûr, le nomade bouge, mais il est assis, il n'est jamais assis que quand il bouge (le Bédouin au galop, à genoux sur sa selle, assis sur la plante de ses pieds retournés, « prouesse d'équilibre »). Le nomade sait attendre, et a une patience infinie. Immobilité et vitesse, catatonie et précipitation, « processus stationnaire », la station comme processus, ces traits de Kleist sont éminemment ceux du nomade. Aussi faut-il distinguer la *vitesse* et le *mouvement* : le mouvement peut être très rapide, il n'est pas pour cela vitesse ; la vitesse peut être très lente, ou même immobile, elle est pourtant vitesse. Le mouvement est extensif, et la vitesse intensive. Le mouvement désigne le caractère relatif d'un corps considéré comme « un », et qui va d'un point à un autre ; la vitesse au contraire constitue le caractère absolu d'un corps dont les parties irréductibles (*atomes*) occupent ou remplissent un espace lisse à la façon d'un tourbillon, avec la possibilité de surgir en un point quelconque (Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pu invoquer des voyages spirituels qui se faisaient sans mouvement relatif, mais en intensité sur place : ils font partie du nomadisme). Bref, on dira par convention que seul le nomade a un mouvement absolu, c'est-à-dire une vitesse : le mouvement tourbillonnaire ou tournant appartient essentiellement à sa machine de guerre. 45

C'est en ce sens que le nomade n'a pas de points, de trajets ni de terre, bien qu'il en ait de toute évidence. Si le nomade peut être appelé le Déterritorialisé par excellence, c'est justement parce que la reterritorialisation ne se fait pas *après* comme chez le migrant, ni sur *autre chose* comme chez le sédentaire (en effet, le sédentaire a un rapport avec la terre médiatisé par autre chose, régime de propriété, appareil d'Etat...). Pour le nomade au contraire, c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport avec la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même. C'est la terre qui se déterritorialise elle-même, de telle manière que le nomade y trouve un territoire. 50

1 Toynbee, *L'Histoire*, Gallimard, 1951: « Ils se lancèrent dans la steppe, non pour franchir ses limites, mais pour s'y fixer et s'y sentir bien chez eux ».

## DOSSIER DE LA JUNGLE

### DEVENIR MINORITAIRE COMME PUISSANCE : VINCENNES, CALAIS, LILLE

Cet entretien entre Andrea D'Urso et Giorgio Passerone est paru dans la revue *ContreTemps*, N°37, printemps 2018. Nous en publions des extraits modifiés. Il est consultable dans son intégralité sur notre site : [www.nouvellejunglelillenomade.wordpress.com](http://www.nouvellejunglelillenomade.wordpress.com)

CT > Votre collectif a œuvré à l'accueil des exilés de la Jungle à Lille en qualité d'étudiants. L'Université de Lille est devenue ainsi la pointe du programme pilote de la politique de l'hospitalité en France. Et pourtant l'attitude du gouvernement par la suite s'est prêtée à la critique car les migrants ont été abandonnés à eux-mêmes, n'avait été l'assistance de l'Université et des bénévoles. Peux-tu expliquer ce qui s'est passé ?

5 G. P. > Notre ambition – mais l'ambition ce n'est rien d'autre que de chercher à aller jusqu'au bout de ce que l'on peut, et cela n'est pas de la vanité des personnes et des sujets – était double. D'un côté, l'inscription à l'université de nos amis, de l'autre, l'intervention dans la Jungle, afin d'y créer des ateliers d'art(isanat) et de co-recherche et d'élargir ainsi le laboratoire en transformation de Calais, de la Jungle à Lille et vice-versa sous le signe de la seule question théorique et pratique digne de  
10 cet événement-là et donc d'être posée : comment construire le « socius » d'une puissance commune – singulière et collective – en dehors (dedans/contre) des rapports capitalistes de contrôle, politiques et culturels ? Et voilà, la décision du démantèlement ayant été prise en août 2016, que la gouvernance accorde d'emblée le soutien financier à l'inscription des réfugiés – la bonne nouvelle –, félicite même l'initiative, sauf que, le jour venu, elle alloue les premiers cars de la dispersion précisément pour nos complices désemparés, entre le sentiment de la perte du lieu et l'espoir incertain pour la nouvelle chance. Sous les  
15 projecteurs des télévisions, l'opération humanitaire semble bien réussie. Le Ministre socialiste de l'Intérieur s'est alors vite empressé de venir serrer la main aux partenaires officiels (la préfecture, le Crous, les trois présidents des universités lilloises en voie de fusion « productive » pour la compétitivité) et aux « représentants » des exilés, tout juste arrivés à la vétuste résidence Galois de la Cité Scientifique vite réaménagée – eux tous, bien étonnés de l'interdiction pour nous d'en approcher. Oui, les universités lilloises – et notamment certains élus très engagés ont fait tout ce qu'elles ont pu pour garantir leur  
20 accueil, mais sous la férule des diktats de la préfecture (la condition préfectorale de n'être pas dublinés, c'est-à-dire de n'être pas trop indésirables, pour les derniers arrivants) et l'académie s'y est pliée, plus soucieuse maintenant de la gestion entrepreneuriale de la nouvelle université unifiée. On dit à nos amis, aux prises avec les attermolement administratifs et avec les péripéties douloureuses de l'insertion dans la vie citoyenne, qu'ils sont maintenant des « étudiants comme les autres » avec leurs droits (?) et leurs devoirs, et ils s'aperçoivent que non, ils ne sont pas comme les autres, et à quoi ça sert l'insertion dans  
25 l'homologation sélective de la vie étudiante (la loi ORE). Ils n'en veulent plus de ce simple statut sans accepter non plus de se faire reconnaître encore dans le cliché du « migrant ». Non une intégration « pacifiée » mais une in(ex)clusion constructive : il y a une puissance civile du sens d'exclusion de tous les pouvoirs privés et publics qui accroît le sens d'un commun autre. Chacun avec sa singularité, noble et digne, avec son savoir intelligent, passé au crible de la diaspora, plus fort que les traumas de la mémoire personnelle.

30 CT > Cette même université qui a beaucoup fait pour les exilés a pourtant appelé l'année dernière deux fois la police contre certain.e.s étudiant.e.s désirant prolonger des AG afin de bâtir de manière consensuelle et non-violente la mobilisation contre la sélection. Que penses-tu de ce geste de fermeture autoritaire par rapport à l'histoire de la tradition universitaire française et tout particulièrement de 1968 ?

35 G. P. > C'est là que le bât blesse et que la prétendue autonomie universitaire actuelle révèle sa fonction discriminatoire dépendante non seulement de l'esprit entrepreneurial néolibéral, mais aussi des décisions préfectorales. Ce qui redimensionne son engagement dans les « droits de l'homme », humains, trop humains. L'occupation était une prétendue atteinte à la sécurité (Vigipirate). Mais c'est le silence de l'écrasante majorité du personnel de la Grande Université de Lille face à cette exception  
40 à la « sanctuarisation » (disent-ils) du lieu qui nous a le plus révoltés.

CT > Comment arrivez-vous à relier ces différentes luttes qui vont des droits à la vie pour toutes et tous, à commencer par les migrants, aux droits à une éducation libre que la sélection veut empêcher ?

45 G. P. > Notre engagement est total, côte à côte, avec les militants qui dans l'anesthésie ambiante, se battent pour une autre université critique et créatrice et qui ont fondé l'Université libre Lille 0 ouvrant à tout le monde (non seulement aux étudiants, et cela suivant l'inspiration de ce formidable laboratoire que fut l'université de Vincennes) des cours, y compris ceux des enseignants décidés à y participer. Cela nous amène forcément à sortir du simple cadre universitaire et à investir la métropole à la recherche de nouvelles alliances, pas en abstrait, mais avec des initiatives concrètes : la production d'un film-Jungle, ce  
50 journal, les actions qui vont suivre après la marche citoyenne « sans frontières » Vintimille-Calais, mai-juillet 2018...

CT > Nous constatons tous qu'il existe un grand décalage entre les masses qui se mobilisaient en 1968 et la difficulté de l'avant-garde étudiante de construire aujourd'hui un mouvement puissant. Quelle réflexion voire quelle suggestion proposeriez-vous à l'usage des jeunes qui se battent déjà ou qui n'ont pas encore trouvé de raisons pour prendre part à la lutte ?



G. P. > Il faut toujours partir des cas particuliers. Tenir au particulier comme forme de lutte innovatrice. Si modeste que soit une revendication (par exemple, celles pour l'abolition de la loi de sélection ORE et de la loi de plus en plus répressive « Asile et migration »), elle présente toujours un point que l'axiomatique du capital ne peut supporter lorsque les gens réclament de poser eux-mêmes leurs propres problèmes. Deleuze-Guattari, nos intercesseurs, écrivaient : « Il y a toujours un signe pour montrer que ces luttes sont l'indice d'un autre combat coexistant. La puissance des minorités ne se mesure pas à leur capacité d'entrer et de s'imposer dans le système majoritaire, ni même de renverser le critère nécessairement tautologique de la majorité, mais de faire valoir une force des ensembles non dénombrables, si petits soient-ils, contre la force des ensembles dénombrables, même renversés. La question n'est pas du tout l'anarchie ou l'organisation, pas même le centralisme ou la décentralisation, mais celle d'un calcul ou conception des problèmes concernant les ensembles non dénombrables, contre une axiomatique des ensembles dénombrables. Or ce calcul peut avoir ses compositions, ses organisations, même ses centralisations, il ne passe pas par la voie des États ni par le processus de l'axiomatique, mais par un devenir minoritaire ». Dans le séminaire « Cartographie de l'acte de création » on rôde autour de ces concepts avec les jeunes militants, qu'ils soient marxistes ou libertaires, avec les plus engagés parmi les réfugiés, musulmans ou agnostiques. Mais comme tu le dis, l'anesthésie macronienne est vénéneuse. On ne voit pas les masses, mai 68 paraît un rêve lointain. Et pourtant le malaise de la nouvelle génération, on le touche, à chaque cours, sur tous les campus. Il n'y a que les professeurs blasés qui lui reprochent son inculture dont ils sont, eux, les premiers responsables. Les étudiants se sentent de plus en plus volés de leurs vies, cloîtrés dans des stages et des formations axiomatisées dont ils commencent à se douter à quel marché celles-ci les feront servir. On les dit passifs mais on ressent fort que, manif après manif, l'intervention d'un amphi à l'autre, cette passivité devient plus réceptive et quelque chose de non dénombrable bouge. Parmi les étudiants il y en a plus d'un qui dresse ses oreilles lorsqu'on leur lance, en y croyant, qu'on ne parle pas à tous, mais seulement à ceux qui sont prêts à saisir l'enjeu de cette double devise d'Antonio Gramsci :

« Je hais les indifférents. Je crois que vivre veut dire être partisans. Celui qui vit vraiment ne peut pas ne pas être citoyen, partisan. L'indifférence est aboulie, parasitisme, lâcheté, non-vie » (*La città futura*, 1917) ; « agitez-vous, car nous avons besoin de notre enthousiasme ; organisez-vous, car nous avons besoin de notre force ; instruisez-vous car nous avons besoin de notre intelligence » (*Ordine nuovo*, 1919). Et ce qui est touchant dans ce dernier impératif, qui passe du vous de l'envoi au nous de l'affirmation de l'appel, c'est l'entre-deux, ni vous ni nous, mais la tension de ce nouveau sens *du* commun-singulier, éducateur et éduqué à la fois : au-delà de l'indifférence qui concerne tous, arrimés au « je » autoréférentiel et concurrentiel. Car la somme des je-tu dans le nous et le vous du *sens commun* - l'opinion, consensuelle ou finement 'critique' - continue d'assécher les *singularités*, irréductibles et partisans, les singularités (on est tous des événements, pour petits qu'ils soient) de relation, qu'on se doit de devenir...

Voilà. 2018, on le voit bien, n'est sans doute pas la répétition de mai 68, ce serait d'ailleurs comme le dit Marx une farce, mais le temps de l'événement est forcément long : « les nomades savent attendre et ont une patience infinie », aux aguets, ni optimistes par volonté ni pessimistes par intelligence, ni les deux termes renversés, mais constructivistes, sans espoir ni regrets, dans leurs pratiques. Car, comme le chante Bob Dylan, moins le prix Nobel de la littérature (pour rire), que le fabuleux pantin mutant, soyez-en sûrs : *The Times They Are A Changin*.



*Bob Dylan Long and Wasted years*, capture d'écran d'une video postée sur you tube par Peter Sugarman.



«MIGRANTS», ENSEIGNANTS  
PRÉCAIRES ET ÉTUDIANTS  
FACE AU TERRORISME  
LIBÉRAL D'ÉTAT

Yves Macchi

*Cette réflexion sur la situation critique de l'université française aujourd'hui, reprend la deuxième partie de l'intervention d'Yves Macchi lors de la journée « Langues et migrations » qui s'est tenue le 25 mai 2018 à l'Université de Lille (3). Dans la première partie Y. M. avait dressé le bilan de l'unité d'enseignement intitulée « UE10. Engagement solidaire. Exil et migration » ouverte aux étudiants issus de la « Jungle de Calais » et accueillis dans l'université. La construction difficile d'un rapport entre les exilés et les étudiants autochtones a abouti à la réalisation de films, de pièces de théâtre, à l'engagement pour certain dans la Nouvelle Jungle et à d'autres engagements pratiques à partir d'une conviction partagée : « c'est que nous croyons littéralement – et non pas métaphoriquement - être tous à divers degrés des exilés, puisque l'exil et l'errance affectent chacun de nous et nous définissent de façon essentielle dans la société de marché globalisé construite par l'accélération vertigineuse des échanges d'informations, de personnes et de biens ».*

A l'université, une frontière invisible sépare aujourd'hui deux types de salariés : les titulaires et les non titulaires, qu'ils soient administratifs ou enseignants. Les enseignants non titulaires représentent aujourd'hui plus du tiers des personnes enseignant à l'université. Possédant souvent le doctorat, mais confrontés à une pénurie croissante d'emplois de titulaires, ils errent d'un emploi de contractuel à une charge de cours et migrent d'une université à l'autre en quête de contrats courts, le plus souvent non renouvelables. Ces non titulaires, qui passent beaucoup de temps dans les trains où ils dépensent une bonne part de leur maigre salaire – lorsque ce salaire leur est versé -, sont les migrants de l'enseignement supérieur. Et de même que l'exilé doit constamment faire renouveler ses papiers, ce qui le place dans une position d'insécurité administrative et juridique permanente, de même l'enseignant précaire doit-il régulièrement se porter candidat à des emplois, et à chaque nouvelle candidature faire la preuve de son utilité sociale, et convaincre l'employeur de sa valeur. Ce

terme de valeur doit d'ailleurs s'entendre au sens purement économique : il s'agit pour lui de se vendre à l'université comme une marchandise. Or, cette frontière sociale étanche qui sépare titulaires et précaires ne touche plus seulement les enseignants : elle affecte désormais les étudiants eux-mêmes. Il est consubstantiel au libéralisme de créer les conditions d'une compétition dans tous les domaines de l'existence et de construire partout où c'est possible des frontières entre les personnes. Diviser, trier et opposer les êtres, les soumettre à une évaluation sélective permanente afin de créer artificiellement les conditions d'une compétition universelle et d'une anxiété universelle, tel est le projet, simple et destructeur, du marché libéral. C'est maintenant chose faite, avec la réforme de l'accès à l'enseignement supérieur, connue sous le nom de « Parcoursup ». Derrière sa complexité visible d'usine à gaz informatique et bureaucratique, la procédure d'inscription nommée « Parcoursup », loin d'évaluer réellement le mérite scolaire du lycéen, le contraint à se placer mentalement dans la position du candidat à un emploi. C'est pour cette raison que l'université exige de lui, comme une entreprise l'exige de tout demandeur d'emploi, un CV et une lettre de motivation. Il ne s'agit pas de l'évaluer, mais de le recruter. Tout lycéen se trouve ainsi artificiellement placé dans la position d'un précaire face à ses propres études et d'un demandeur d'asile face à l'université. Il ne s'agit pas seulement d'ôter au baccalauréat sa valeur de passeport pour le supérieur : il s'agit aussi et surtout de créer, par la construction idéologique dans les esprits d'une nouvelle frontière sociale, les conditions psychologiques d'une ségrégation et de créer les conditions d'une anxiété de masse chez les lycéens et leurs parents. Comme l'exilé, le lycéen doit avoir peur d'être refoulé. Une fois franchie la frontière du recrutement, et une fois connue l'identité de son pays d'accueil (puisque c'est désormais un dispositif informatique de tri des dossiers – hautement automatisé, aléatoire et arbitraire – qui décide des études que vous ferez), l'étudiant qui n'aura pas été définitivement refoulé à la frontière ne sera pas pour autant tiré d'affaire : il lui faudra envisager ses études, non plus comme un cursus organisé, mais comme un parcours individualisé. Ce terme de « parcours » - inscrit très lisiblement dans le nom de produit

commercial « Parcoursup » fabriqué par les spécialistes en communication publicitaire du ministère, s'est imposé au fil des années dans le jargon bureaucratique universitaire. Le terme de « parcours » est étroitement lié à l'idée que tout étudiant doit se construire sa propre trajectoire en se composant un menu individuel de formation qui le distingue de tous les autres sur un marché des études soumis à un impératif de professionnalisation. Individualisation de la formation dont la forme la plus achevée sera sans aucun doute ce que les bureaucrates du ministère préparent actuellement sous le terme de « modularisation » des formations. « Parcours de formation, modularisation » : sous ces deux termes transparaît un même projet : flexibiliser jusqu'à les dissoudre les cadres communs des diplômes au profit d'une individualisation aussi poussée que possible de la formation des étudiants. Chaque étudiant sera donc désormais incité à nomadiser au gré des « blocs de compétence » qu'il rencontrera sur son trajet, au risque de perdre au fil de ce parcours toute singularité intellectuelle, au risque surtout d'asservir ses choix à la seule acquisition de compétences professionnelles immédiatement monnayables sur le marché du travail. Mais, derrière l'exaltation paroxystique de l'individu auto-entrepreneur de son destin scolaire et professionnel, se dissimule une réalité sociale très cruelle, car le lycéen qui doit supplier l'université de le recruter, et l'enseignant précaire qui doit en permanence mendier des heures à l'université pour survivre, sont l'un et l'autre des marginaux, des citoyens en exil dans leur propre institution et dans leur propre pays, où ils sont sommés de faire en permanence la preuve de leur utilité et de leur légitimité. En cherchant à convaincre chacun de la nécessité absolue de faire triompher son identité et d'oublier ce qui le lie aux autres, le libéralisme radical veut construire dans les esprits la frontière ultime, celle à l'intérieur de laquelle chaque individu s'enferme en lui-même et se coupe des autres, se concevant désormais comme une particule élémentaire absolument différente de toutes les autres. (...) Dans ce cadre, c'est incontestablement un objectif louable que de vouloir améliorer les conditions d'accueil des étudiants exilés. Mais derrière ce bel objectif que nous partageons, à quelles injonctions paradoxales nous, universitaires, nous nous trouvons soumis aujourd'hui ? Quels sens cela

a-t-il en effet que l'on nous autorise à faire le meilleur accueil possible aux étudiants en exil, si, dans le même temps, par la mise en œuvre autoritaire de la sélection des élèves de terminale, on nous oblige à faire la sale besogne d'un garde-frontière à l'entrée de l'université? En quoi la souffrance culturelle et sociale des lycéens français défavorisés est-elle moins digne d'intérêt et de secours que celle des étudiants exilés? Faut-il donc que nous ayons des indignations sélectives? Ces injonctions contradictoires de l'Etat, motivées par de strictes considérations financières—car il est évidemment bien moins coûteux d'accueillir et former une poignée d'étudiants exilés que d'accueillir et former tous les bacheliers en demande d'études supérieures—ces injonctions paradoxales exigent des universitaires un comportement totalement schizophrénique. Il n'y a aucune cohérence à s'attaquer à la frontière linguistique et culturelle qui sépare étudiants exilés et étudiants français tout en collaborant à la construction d'une nouvelle frontière socio-culturelle, bien plus vaste, bien plus dangereuse, qui divisera et opposera les étudiants français entre eux. C'est cette schizophrénie malsaine que refusent bon nombre d'étudiants et (l'on espère) de collègues, que l'on voit s'impliquer logiquement à la fois dans l'aide militante aux étudiants exilés et dans une lutte acharnée contre la nouvelle frontière éducative et sociale que le gouvernement veut dresser entre les lycéens français.

## MIGRANTS, NOMADES ET FUITES BIOPOLITIQUES

Saverio Ansaldi



*Vénézuéliens au pont international  
Simon Bolivar à Cucuta en  
Colombie, le 24 janvier 2018,  
photo Reuter/Carlos garcia Rawlin.*

« Une société, un champ social ne se contredit pas, mais ce qui est premier, c'est qu'il fuit, il fuit d'abord de partout, ce sont les lignes de fuite qui sont premières (même si 'premier' n'est pas chronologique). Loin d'être hors du champ social ou d'en

sortir, les lignes de fuite en constituent le rhizome ou la cartographie. Les lignes de fuite sont à peu près la même chose que les mouvements de déterritorialisation : ce sont les pointes de déterritorialisation dans les agencements de désir ». Ainsi s'exprimait Gilles Deleuze dans une lettre datant de 1977 adressée à Michel Foucault. Nous devons encore en tirer toutes les conséquences biopolitiques. En effet, depuis quarante ans, ça n'arrête pas de fuir, et ça fuit de plus en plus. Contrairement aux mots d'ordre médiatiques et aux peurs paniques relancées quotidiennement par les réseaux sociaux, les migrations et les nomadismes ne sont pas l'exception, ils sont plutôt devenus la norme dans notre société globale. Ce qui est normal, c'est de fuir, c'est de s'en aller, dans l'espace, en traçant des parcours sur la géographie du monde, ou bien sur place, lors de voyages composés d'intensités. On n'accepte plus ni de rester sur place ni de rester en place. Nos corps n'en veulent plus de dispositifs de capture ne leur proposant qu'une vie misérable.

Alors, on s'en va. On quitte ce qui reste de la Syrie avec ses mortifères régimes jihadistes et ses nouvelles formes de dictatures militaires ; on quitte l'Afrique subsaharienne en traversant le désert et la Méditerranée pour chercher une vie nouvelle sur les terres européennes ; on quitte le Venezuela, pour échapper au simulacre d'un socialisme de pacotille, dissimulé derrière la répression des forces armées et l'incapacité du gouvernement Maduro à proposer aux Vénézuéliens autre chose que la pénurie et l'absence de futur. Mais il ne faut pas se tromper : on quitte également l'Italie, où chaque année des dizaines de milliers de jeunes choisissent de partir pour s'inventer un avenir loin d'un pays aux mains de cliques néofascistes et de bandes organisées de malfaiteurs. On n'a pas encore pris la mesure politique de ce nomadisme intra et extra-européen, qui acquiert désormais des proportions de plus en plus massives. Une jeune génération européenne, diplômée, débrouillarde et mobile, n'accepte plus de (sur)vivre dans ses pays d'origine, à la recherche de petits boulots payés avec des salaires infamants. Elle se déplace alors de par le monde, construisant des nouvelles formes de vie, partout où il est possible de le faire. Sans parler de la main d'œuvre prolétaire, ouvriers du bâtiment, aides ménagères, assistantes sociales en tout genre, ces dernières indispensables par exemple

pour la prise en charge de la population vieillissante. Et puis il y a les innombrables « voyages sur place », les migrations et les nomadismes loin des institutions publiques et des entreprises privées soumises à la discipline délirante des marchés. C'est dire que l'on ne fuit pas seulement la pauvreté et la misère : on fuit également les effets dévastateurs du capitalisme financier et de ses règles nous imposant une austérité de plus en plus contraignante, ne visant au final qu'à réduire au minimum nos possibilités de vies. On essaye de faire passer de la « déterritorialisation » au sein des « reterritorialisations » institutionnelles. Il s'agit d'un processus qui engage deux vitesses : d'une part, on est pris dans les mécanismes et les contraintes d'institutions subissant les réformes financières, de l'autre, on cherche par tous les moyens à inventer autre chose, à créer du nouveau et de l'inédit en passant à travers tous ces blocages. Deux exemples suffiront : l'hôpital et l'école. Que font quotidiennement les professionnels de santé, infirmières et médecins, si ce n'est que chercher à soigner leurs patients avec les moyens du bord, en prenant soin de leur détresse et de leurs maladies contre vents et marées? Que font les enseignants, titulaires et précaires, de l'Éducation nationale (pas tous, hélas) dans leurs salles de cours? Ils tracent tous les jours de parcours de connaissance et de savoir, dans le but de faire comprendre à leurs élèves et à leurs étudiants qu'il est vital d'échapper à l'idiotie de la communication universelle.

A côté de ces institutions, il existe également le phénomène associatif, dont l'ampleur en Europe est considérable : sans les transversalités et les liens assurés par les associations et par les actions de leurs volontaires, il n'y aurait plus dans le continent de tissu social digne de nom. Les associations sont les nouvelles institutions nomades, qui ne cessent de créer des lignes de fuites et de résistance au sein même de l'État providence détruit par la puissance financière du capital. En d'autres termes : on est dedans mais on cherche à tout prix à fuir dehors : il ne s'agit pas de fuir le monde, mais plutôt de le faire fuir, à la manière de George Jackson, militant des Black Panthers, assassiné dans la prison de Saint Quentin : « il se peut que je fuie mais tout au long de ma fuite je cherche une arme ». On essaie par tous les moyens de construire autre chose, avec celles et ceux qui ont le désir d'inventer les nouvelles « armes » des alliances nomades.



## LA MARCHE SOLIDAIRE VINTIMILLE-CALAIS-LONDRES, ET APRÈS

**Message de Toni Negri, lu par notre association à la Bourse du Travail de Lille, le 30 juin et à Vintimille le 14 juillet à l'occasion du rassemblement des associations italiennes pour Un Mouvement de Villes Solidaires.**

*Camarades, amies et amis, frères migrants,*

*Je suis italien, et même si j'ai vécu en France pendant 14 ans comme sans papiers, je ne vous parlerai pas de cette expérience dont je connais cependant la douleur et l'infamie, non, je suis italien et je vous parlerai de choses dont je ressens dramatiquement qu'elles bouleversent mon pays et ma conscience. Je pars du fait que dans la Méditerranée, à côté des 35000 cadavres de migrants, se sont également engloutis les espoirs construits par les luttes, italiennes et européennes, pour la liberté, l'égalité et la solidarité entre les exploités et les opprimés. Je pars du fait qu'un pays de migrants, comme l'Italie, est aujourd'hui dominé par une élite cruelle, souverainiste et raciste, qui s'acharne contre les migrants dans la mer et sur terre, fait du chantage et subit le chantage, et dans ce jeu est de plus en plus satisfaite des mesures de fermeture radicale de l'Europe forteresse. Je pars du fait qu'hier, quand encore il y avait en Italie un gouvernement soi disant de gauche, l'ordre policier contre les migrants était étendu aux associations d'appui et de soutien. Je pars du fait que la répression a attaqué les droits des réfugiés et des migrants, en criminalisant la solidarité. Or, les hommes libres, en Italie – et il en reste encore beaucoup – ont fait le choix de désobéir à ces ukases. Nous devons défendre les migrants, nous devons leur donner les instruments pour se défendre, nous devons continuer à lutter avec eux : à ce propos, pas de doute possible. Pourquoi en effet, dans un monde globalisé dans lequel chaque marchandise peut circuler, nous ( qui savons que la chair humaine n'est pas une marchandise ) ne pourrions-nous pas revendiquer le droit de tirer parti des lois du marché ? Et quand cette proposition légitime est raillée et repoussée, nous répondons en refusant les lois qui organisent cette injure et ces persécutions. Sur ce terrain, pour ces raisons, beaucoup de camarades, beaucoup d'italiennes et d'italiens, ont choisi d'œuvrer en faveur des migrants jusqu'à la limite de la légalité, et si celle-ci devenait impossible, à la manière du maquis partisan, sur les montagnes et dans la plaine, dans la mer et sur terre.*

*Les médias en parlent avec mépris. Nous savons que leur activité naît de la générosité et de l'amour pour toutes celles et ceux qui cherchent la liberté et le travail.*

*Migrants, ayez confiance dans notre lutte. Elle est minoritaire par rapport à la loi, et cependant majoritaire dans les consciences. Continuons à lutter pour rendre humain l'espace global et pour détruire ceux qui veulent le dominer en traçant des frontières, les frontières des nations et de la propriété. Vive les migrations qui sont une peste pour le capitalisme et un hymne à l'humanité. Vive les migrants qui sont le sel de la terre et qui avec leur présence nous expliquent que seul celui, fort d'une âme juste, brise la loi, seul celui qui franchit les frontières avec l'intelligence de la liberté, peut, peut-être, permettre à nos pays fatigués et cruels de soigner les maladies dont ils sont affligés.*



1983 : Toni Negri emprisonné, au procès du 7 avril 1979, contre le mouvement de l'« autonomie ouvrière » italienne. Photo de Tano D'Amico.



## LES COQUELICOTS ET NOUS

Julia Ripoll Serra

"(...) Les dominants peuvent se plaindre d'un gouvernement de gauche, ils peuvent se plaindre d'un gouvernement de droite, mais un gouvernement leur cause jamais de problèmes de digestion, un gouvernement ne leur broie jamais le dos, un gouvernement ne les pousse jamais vers la mer. La politique ne change pas leur vie, ou si peu. Ça aussi c'est étrange, c'est eux qui font la politique alors que la politique n'a presque aucun effet sur leur vie. Pour les dominants, le plus souvent, la politique est une question esthétique : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de se construire. Pour nous c'était vivre ou mourir." Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, Seuil, 2018.

Nous, pas *les* mais *des* marcheurs, avons marché les pieds dans la boue. Nous avons emprunté la couleur à la terre, en lui arrachant des morceaux avec chacun de nos pas. Persévérance et effort dans l'existence de nos corps, humains, lesquels à différence des arbres, ne sont pas enracinés mais mobiles, fuyants. C'est entre des coquelicots, ces sentinelles qui guettaient notre passage, que nous avons construit un chemin. Compagnes de marche, ces fleurs des champs guerrières ont toujours été considérées par les agriculteurs comme de mauvaises herbes et qualifiées d'indésirables. Éphémères, il fallait les saisir vite d'un regard, boire tout l'éclat de leur couleur comme on boit les dernières et précieuses gouttes de vin. Elles fanent vite mais se ressèment, toutes seules, d'autant plus vite, sans l'aide de personne. Elles résistent et se propagent; elles fuient et marchent vers l'avant, telle une armée enflammée, se rebellant et persévérant avec joie contre la répression des colonisateurs des champs. Un marcheur m'a dit : « nous faisons la marche des coquelicots ! » Et oui, nous devenons ces coquelicots ! Nous tous, migrants, indésirables ! Nous devenons ces mauvaises herbes qui prolifèrent obstinément dans les champs de culture, avec persévérance et joie de vivre. Les conversations qui se sont tissées le long de la marche étaient aussi enflammées que nos coquelicots. Dans la vitesse de la marche, nous avons échappé à la Culture, aux mots d'ordre de la langue. Nous nous sommes tous mis à parler français comme des étrangers. C'est ainsi que, lors des dernières étapes, un marcheur syrien (étranger dans la langue française, capable d'échapper à son bras de fer) a balancé : « Tu sais, la vraie conversation, lors d'un dîner à la française, a lieu sous la table; au-dessus, les Français échangent des sourires courtois, pendant qu'en-dessous, ils se battent à coups de couteau et de fourchette ».

Les mots d'ordre de la France sont admirables; on les retrouve plaqués sur tous les murs publics du pays : égalité fraternité. Cette fameuse devise, c'est le passeport de ce pays, qui le ramène là où il se déplace. Moi, qui suis née dans une Espagne où les plaies non-cicatrisées d'une histoire sans mémoire se remettent à saigner, au sein d'une famille qui tournait les yeux avec illusion vers le pays voisin, la France cultivée (oui, ce grand champ de culture), j'ai été formée et formatée à l'école française ex-patriée. Ainsi, j'ai cultivé les racines d'une France qui était, quand j'y pense, exilée dans mon pays. Tout le long de mes études, j'ai fait l'éloge de la glorieuse devise dans de longues dissertations, avec toute la courtoisie et 'précision conceptuelle' possible. Nous écrivions fraternité pendant que nous nous battions avec des couteaux et des fourchettes pour manger la meilleure note. Il fallait aimer les droits de l'homme. Mais il suffisait de les aimer symboliquement. En faire un choix théorique, formel, esthétique, et non pas vital, actif, politique.

## FRATERNITÉ, SOLIDARITÉ. QUESTION ESTHÉTIQUE, QUESTION VITALE ?

Exilée à Paris pour mes études, je me suis soudainement retrouvée au milieu d'un chemin menacé par l'orage imminent : face aux nouvelles lois de sélection à l'Université, pour les étudiants, la politique ce n'était plus une question esthétique mais vitale. Blocages, rassemblements, assemblées. J'ai entendu les premiers tonnerres dans les manifestations du 1<sup>er</sup> mai ; tout à coup les rues se remettaient à bouger. Et puis une amie, avec laquelle j'avais pas mal disserté sur le "sujet juridique du sans-papiers" du haut de ma tour d'ivoire, a fui Paris pour rejoindre la Marche Solidaire. Et voilà que je me suis mise à la suivre, sans savoir où je me dirigeais, balancée enfin dans la boue, loin de la sécurité du béton. Et là, miracle ! Je me suis retrouvée éprise dans cet élan couleur de la terre, un élan de joie et de vie qui prend le visage d'un sénégalais, d'un français, d'un italien, d'une nigérienne, d'un afghan, d'une mexicaine... tous partisans, tous solidaires. Et ce mot d'ordre, solidarité, n'est plus un symbole mais une pratique rebelle : une résistance active en commun. Au début on se tient à l'écart, très courtois, chacun dans la sécurité du même, de la même couleur. Mais après, on commence tous à muer, tels des caméléons, empruntant la couleur à la terre. Il faut bien manger, dormir, crier, enfin, marcher ensemble ! Des échauffements collectifs au rythme des The Point Sisters ("I'm so excited, and I just can't hide it!") s'enchaînent avec les coups de tambour de Samba à qui on répète pour une cinquième fois : « tu sais il y a un film français sur un réfugié qui s'appelle Samba » et Samba, lui, qui continue à jouer son tambour en rigolant. Et nous crions tellement qu'on n'entend plus des corps bouger mais plutôt l'orage se propager à coups de tonnerre. Calais devient alors imminent ; ça sent la fin. L'enthousiasme se muera-t-il en silence ? Quelqu'un dit alors que la marche est éternelle. Je préfère le qualificatif actuel, emprunté à Bergson. Actuelle parce que le tracé géographique, prévu et souhaité, ne cesse de se plier par l'imprévu, de changer. Et oui, on arrive à Calais mais on ne sait pas à quoi s'attendre. Des marcheurs sans papiers, pour qui la marche n'est pas une question esthétique mais clairement vitale se font arrêter. Le voile est déchiré; c'est pour la majorité le désenchantement de la marche. L'enthousiasme vital se mue en rage. Moi qui avais critiqué en théorie la justice de telle ou telle autre philosophie de l'égalité, je me retrouve tout à coup face à une loi qui continue de réprimer la vie terrible mais farouche, la vie vivante de la jungle calaisienne. Nous croyions que la flamme des coquelicots suffisait et nous avons donc oublié que sa belle couleur ne dure que quelques instants. Nous étions tous partisans, mais pour

LA MARCHE SOLIDAIRE VINTIMILLE-CALAIS-LONDRES, ET APRÈS

quelques-uns, la marche était vraiment vitale. La frontière, pour eux, ce n'était pas un symbole. La frontière c'était la mort. J'ai rendu visite le 9 juillet au centre de retention de Coquelles, Tidiane, l'un des cinq marcheurs en garde à vue. Il avait encore la flamme dans le regard. Moi, je commençais à la perdre. Nous nous sommes rappelés la dernière étape, arrivant à Calais, où nous avons écouté *Stand by me* de l'empereur du blues, B.B.King. De retour en Espagne, j'avais honte. Je me suis dit que je ne pouvais plus faire comme eux... comme tous ceux qui vénèrent la belle devise de la France et la trahissent en votant des lois immondes (loi asile et immigration, entre autres). La tour d'ivoire était devenue trop étroite, mon corps n'y trouvait plus sa place. J'ai donc fait demi-tour. J'ai rejoint les autres camarades, restés à Calais. Et j'ai revu Tidiane, coquelicot presque fané. Arrêté à la frontière, extirpé du contact avec le ciel et le soleil, il fléchissait, sa couleur s'éteignait. Je me suis remémoré la phrase d'un de mes professeurs, qui disait que la paix éternelle de Kant, c'est la mort. La vie c'est le combat. Nous avons pu le constater quelques jours plus tard. Libéré, Tidiane (un, parmi tout le monde, le monde qu'il faut faire) s'est enflammé à nouveau. Et ses yeux le disaient clairement : pour nous la politique c'est vivre ou mourir. Le jour d'après son retour, il repeuplait le désert des rues.

LA MARCHE EST ENCORE SUR LE CHEMIN

Je pense que la marche a rencontré moins une France symbolique, s'auto-gratifiant tout au plus d'une compassion à distance, abstraitement charitable et solidaire, qu'une France apatride, nomade. Celle qui ne s'accroche à la grandiloquence du mot d'ordre mais le pratique avec insolence. On était tous étrangers dans ce grand champ de culture. Et pas *je* mais *nous* devons continuer à marcher, à combattre. Abandonner définitivement la tour d'ivoire, laisser *je* devenir *nous*.



La Marche du 30 Juin au 1<sup>er</sup> Juillet à Lille, association Nouvelle Jungle



## SOLIDARITÉ ?

B&M/Nouvelle Jungle

« L'écart entre une action associative, symbolique et solidaire et l'expérience vécue d'un exilé est le même que celui entre le travail manuel d'un ouvrier et l'interprétation intellectuelle des conditions de travail de l'ouvrier. »

Dans les débats autour de l'exil et de la migration, on entend le mot « aide ». Ce mot est devenu aujourd'hui le mot clé de toutes les actions dites « humanitaires ». Évidemment que l'aide et l'entraide sont le premier élément des interventions des bénévoles, des humanitaires, ou parfois des artistes. Cependant celui qui aide l'autre accepte d'abord que l'autre en ait besoin ; il y a donc un rapport hiérarchisé qui se crée entre l'aidant et l'aidé. L'aide cache toujours un sens religieux à l'intérieur. En effet, l'impératif de la Bible ou du Coran, « aidez votre prochain » sous-entend de fait quelque chose en retour, le fruit de l'aide, que ce soit la grâce de dieu ou le simple remerciement de la part de l'aidé. Aujourd'hui, on peut y ajouter une autre attente, celle qui est en rapport avec l'identité : on s'identifie comme personne qui aide les autres, dans notre cas les exilés. L'aidant s'identifie comme celui qui aide ou celui qui est militant au nom d'une justice. Sans exception, on peut dire : « Chaque identité/étiquette, générique, nationale, professionnelle, associative etc., crée des distinctions, et engendre, qu'on le veuille ou non, une discrimination. » Dans ce milieu associatif engagé avec les migrants, la notion de *Solidarité* pose problème. Voilà deux exemples issus de deux moments de la Marche Solidaire Citoyenne. Tout en gardant la plus grande considération pour tous, les marcheuses, les marcheurs et les organisateurs, et pour toute l'action, nous voulons soulever une critique, mais surtout qu'elle soit une critique constructive.

### Premier moment

Il s'agit de l'arrivée de la Marche à Calais, en face du poste de contrôle de Car Ferry, où nous nous sommes arrêtés, toutes et tous avec n'importe quelle identité/étiquette. Là on a commencé à taper sur les barbelés. Nous avons ressenti alors une véritable force, nourrie par notre collectivité. Chacun tape pour sa propre raison et peut-être par sa propre colère : la mienne est née pendant mon arrestation dans cette zone, il y a plus de deux ans. Cette action n'était pas faisable sans la présence de tous les autres (bénévoles, exilés, associatifs etc.). Dans cette zone surveillée, on risque de se faire arrêter en faisant une telle action. Notre présence collective et solidaire a empêché les autorités d'intervenir.

### Deuxième moment

Le passage de la marche en Angleterre. Ce passage est déjà discutable en soi, si l'on pense aux milliers de personnes exilées qui continuent d'être réellement bloquées derrière cette frontière. De plus, le cortège est divisé par la police en deux groupes au moment du contrôle, car certaines personnes n'ont pas les papiers nécessaires. Elles sont arrêtées, mises en centre de rétention. Certaines ne seront libérées qu'un mois plus tard. Cependant l'autre moitié du cortège passe en Angleterre, les personnes ayant le passeport européen, et cette moitié tient dans les mains les portraits des marcheurs et des marcheuses qui n'ont pas de papiers pour passer la frontière. Nombre de débats, d'arguments et de paroles ont circulé autour de ce choix. On a dit que la responsabilité a été prise par un collectif d'exilés qui avait rejoint la Marche à Paris et qui, malgré l'alarme des organisateurs, voulaient témoigner d'un acte politique. Nous ne croyons pas que c'en fut un. Mais c'est surtout aux personnes qui sont passées en Angleterre que nous reprochons d'avoir fait un acte non-solidaire. En étant homme et femme face à un spectacle discriminatoire, que fait-on ? Agir ou regarder ? Comment un groupe de marcheurs qui marchent ensemble depuis longtemps pourrait se diviser si facilement face à une discrimination dont ils revendiquent la fin ? La Solidarité, ce n'est pas être ensemble dans les moments paisibles, festifs ou calmes : cette notion doit se manifester dans les difficultés ; *solidarité* avec les exilés et les sans-papiers, c'est le fait de devenir sans-papiers et de ne pas se distinguer tout simplement par le privilège d'avoir un passeport dans la poche. *Solidarité* n'est pas aider quelqu'un à avoir les mêmes droits (avoir des papiers, un passeport, etc.) que les siens – les droits qui sont niés à telle ou telle catégorie de personnes – non, *Solidarité* c'est s'opposer aux droits et aux lois qui nous désunissent, c'est-à-dire ne pas accepter un droit qui discrimine selon les passeports. Nous voudrions enfin également nous dissocier du sens symbolique de l'acte : celui de passer en Angleterre avec les portraits des exilés. Il s'agit d'un acte *symbolique* et non *réel*. Et les symboles sont vite neutralisés par les Pouvoirs qui s'en nourrissent. La réalité, ce sont les personnes arrêtées lors du passage ; fermer les yeux sur ces personnes et faire un acte symbolique n'a aucun sens. Bien sûr qu'il y avait beaucoup de marcheurs qui ne sont pas allés en Angleterre et qui sont restés à Calais pour réclamer la libération des arrêtés mais cela ne nous empêche pas d'alerter sur la réalité amère de cette histoire. « On m'a raconté l'histoire d'un homme dont l'ami était prisonnier, et que l'homme dormait par terre pendant la nuit pour ne pas sentir le confort dont son ami était exclu. QUI ? Qui va dormir par terre pour nous ? ».

# LE CHANT DE LA JUNGLE

## LE CONFIANT EXODE

Paul Bourhis

### I

Un pays où le cœur des fruits ne se mange jamais.  
Prête à avaler le reflet de la morosité, l'âme contemple la  
rouille des rafiots  
Multipliées par les vagues.  
C'était précisément le suc des honneurs dus aux journées  
remplies de pierres,  
Aux éclats de verroterie qu'il fallait assécher sur le siège de  
l'Opinion

Attisées par un feu de tourbe,  
Couvaient les ombres agrafées aux barbelés, sans bruit.  
On sentait les flammes crépiter de cycles révolus par le feu.  
Mettez-vous à l'épreuve des pagaies battantes l'eau :  
Certains hommes, qu'ils soient ou non dévêtus, ravivaient  
les braises,

Une à une,  
Eperdus de curiosité. Les gestes d'un chef de canoë  
s'allongent obliquement  
En mortrissures rougies de fer alors qu'une montagne de  
cendres s'amoncelle.  
Les espoirs gisent momentanément en pièces, ayant cru,  
A chaque transfert, l'approche d'une pendaison.  
Les errants se remémorent le cristal d'un pays déchu  
surmonté par la parole :  
Nous devons suspendre dans l'imperceptible l'eau désirée  
lors d'un accès de fièvre  
Et s'aggrave l'invasion du béton.

### II

A enterrer, la psychologie de l'urgence :  
Pourquoi coller un pansement sur une blessure  
Alors qu'elle se rouvrira en attendant  
Que les enclaves du campement s'élargissent ?  
Par dizaines, des peluches accrochées aux branches,  
Et le gel s'évacue aux allées et venues  
Des rêves hors d'atteinte portés à la brouette,  
Des fils suspendent les cordages nouant des prélaris

Couvertures aux vents drossés, bordées de clôtures.  
Les esprits cogitent, et alors les arbres nus  
Montrent leur sève qui rejaillit des corps glorieux :  
Que penser quand ce ne sont plus les malades  
Qui délirent  
mais des blessures  
qui les arrachent à eux-mêmes ?

Nous ne sommes jamais certains de les revoir  
Et pourtant, des yeux attirés par la douceur,  
En sarrancolin, restent incrustés, c'est l'exode,  
Violacé, mal stocké au milieu des aveugles.  
Les hêtres ne boiront plus cette eau,  
Ils suspendent des vœux contenus dans les gouttes,



*Camp de Grande-Synthe : des peluches suspendues dans les branches évoquant un arbre à vœux, Flavien Prioreau.*

Pour devancer les flaques surtaxées  
Par des flics les doigts aux flingues.

Des bras ouverts accueillent, embrassées à l'envol  
Douceurs sans origine sans destination,  
Défiant les paysages autoroutiers,  
L'hydraulique épuise sa marchandisation  
Dès que nos mains refont jaillir une fontaine ;  
A travers jets, les trous aux ventres se combleront  
Un miroir mutant humectera les yeux,  
Défiance contre les rayons de l'offense.

Les silhouettes furtives sont les actes  
Des mots aux antipodes du confinement  
dans l'entre soi, une humanité en suspens  
Qui demande combien de temps le mensonge  
Fera passer les conséquences pour les causes.

Jungles ! A vos cabanes ressuscitées, faites glisser  
Les cris levés de justice en colère  
A nos camarades qui écrasent la haine et la pitié  
Stockées par le vacarme des médias-contrôles.

*PEOPLE ARE NO-MADS, fabio scco.*





# XIII

## LE VOYAGE

B

Je voyage avec les pieds collés à la terre, une terre qui n'est pas la mienne.

Autour des objets révélateurs qui raniment mon ancienne vie. Entouré des personnes qui parlent la même langue de mon pays, un pays qui n'est plus le mien.

Les objets qui animent une scène familière avec mes souvenirs, la même odeur, les repas et le même goût, le chuchotement de mes amis, les mots qui se font entendre spontanément, les mêmes gestes, j'y renais.

Je voyage avec un corps immobile, la pensée s'envole par le souvenir, entouré de quelques amis je voyage, un voyage vers la lande de mon enfance, j'y voyage au travers de toi, de lui ou d'elle.

La frontière s'affaiblit, là où je me trouve avec vous, autour d'un repas ou dans une fête, où rien ne règne sauf les souvenirs. Je vois les mêmes scènes, un déjà-vu éternel, un ami qui fait le même geste que mon frère, l'autre qui fume le narguilé, la fumée engendre l'extase et d'un coup je m'envole, noyé dans la pensée et dans le souvenir, je rentre à la lande qui m'est interdite, celle que je vois pendant le sommeil où grandit mon frère et m'attend ma mère, où j'ai laissé mes traces, le lieu de mon desserrement d'un pays où je suis né, où je me suis emparé d'une identité et de certaines coutumes et à la fin je m'en suis détaché, ni nom, ni identité, les coutumes je les ai enterrées là-bas. Je n'ai pris qu'un sac avec moi dans lequel j'ai mis quelques photos, quelques souvenirs et des cadeaux, dans lequel j'ai mis tous les 24 ans de vécu, dans lequel j'ai mis tout le pays et tous mes proches.

Et ici dans cette terre inconnue, moi un étranger avec le monde entier, je ne suis que dans le passage, un voyage infini, je ne reprends ni l'identité ni les coutumes, je ne m'approprie pas un pays mais la terre entière. Je vis dans ce lieu sans le posséder. Toute ma possession serait les souvenirs et les images, les pensées et l'imagination, les rencontres et les mots. Je suis sans héritage ni hérité. Je voyage jusqu'à quand la terre avale mon corps.

Dans mon voyage, il n'y a aucun pays, ni la frontière, ni le point de départ ni la destination, ce n'est pas un voyage au niveau de l'espace mais un voyage qui s'expose au moment de la rencontre avec autrui, celui qui me comprend, qui m'écoute et qui me parle, on ne fait que vivre ce moment, vivre et revivre ce moment.

Le voyage se brise quand on trinque des verres, et l'alcool engendre un rêve, en pensant à l'avenir et se rappelant le passé, en ayant retrouvé une famille dans une autre lande qui n'est pas la mienne. Une famille qui efface le concept de famille et un pays qui efface le concept de pays, n'importe où que l'on aille, on va retrouver une famille et vivre la nouvelle lande comme son pays.



*Arbre mort auprès d'une usine chimique, photo B.*

# LE CHANT DE LA JUNGLE

## SMISURATA PREGHIERA – PRIÈRE DÉMESURÉE

Fabrizio De André

Ce poème est inclus dans le film-concert *En Direction obstinée et contraire*, un parcours-portrait du chanteur et poète libertaire génois Fabrizio De André. Il s'agit d'une production Nouvelle Jungle présentée la première fois à la Bourse du Travail de Lille/ Fives à l'occasion du passage de la Marche solidaire.

Haute sur les naufrages  
depuis les sommets des tours  
penchée lointaine sur les éléments du désastre  
de ce qui advient au dessus des mots  
qui célèbrent le néant  
au raz d'un vent facile  
de satiété d'impunité.

Sur le scandale métallique  
d'armes en usage et à l'abandon  
conduisant une colonne  
de douleur et de fumée  
qui laisse les batailles infinies à la tombée du jour

La majorité est occupée à réciter un rosaire  
d'ambitions mesquines  
de peurs millénaires  
d'astuces inépuisables  
et cultive tranquille  
l'horrible variété  
de ses propres orgueils  
la majorité est

comme une maladie  
comme une malchance  
comme une anesthésie  
comme une habitude

pour qui voyage en direction obstinée et contraire  
avec sa marque spéciale de désespoir spécial et  
dans le vomi des reprouvés esquisse ses derniers  
pas pour rendre à la mort une goutte de splendeur  
d'humanité de vérité.

Pour celui qui à Aqaba soigna la lèpre armée d'un  
sceptre postiche et sema sur son passage des jalousies  
dévastatrices et des enfants aux noms improbables  
de chanteurs de tango dans un vaste programme  
d'éternité.

Souviens-toi Seigneur de ces serfs indociles  
aux lois du troupeau  
n'oublie pas leur visage  
parce qu'après tant de déroutes  
il est simplement juste  
que la chance les aide.

Comme une méprise  
comme une anomalie  
comme une distraction  
comme un devoir

*- C'est une chanson qui se situe  
du côté des minorités, de toutes  
les minorités du monde ?*

*- Oui, y compris la mienne.  
Je pourrais me considérer, je crois  
m'être toujours considéré comme  
une minorité de un. Jamais une  
majorité de un. Car je crois n'être  
pas despotique, arrogant comme  
quelqu'un qui fait partie de la  
majorité, qui se sent dans  
la majorité.*





*Gênes juin 1960 :  
émeutes antifascistes*



*Gênes juillet 2001 :  
manifestation anti-G8*

*Un autre monde est possible ?*



*Il n'y a pas de lutte de classes sans tendresse.*



